

Tu frouilles

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 31

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210596>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ment les points de sa broderie. M. Marbert se leva et se mit au piano, il n'avait pas l'habitude de se faire prier.

— Connaissez-vous, madame, demanda-t-il, une petite chansonnette intitulée : « Pauvre Jacques ! »

— Elle est très jolie et j'aime beaucoup à l'entendre, répondit Mme Reval.

Certes, Hélène la connaissait aussi cette chansonnette ; que de fois elle se l'était fait répéter par son cousin Raoul ! et elle se disait : « M. Marbert, chanter cet air si vif, si gai ! comment s'en tirera-t-il ? »

Mieux qu'elle ne le pensait, car M. Marbert possédait une belle voix de baryton, vibrante et bien cultivée. Chose étrange ! cet air si vif, si gai, il ne le chantait pas comme tout le monde : sous les notes badines, on sentait palpiter une plainte qui allait s'accroissant de plus en plus jusqu'au cri de désespoir. Hélène aimait passionnément la musique ; elle avait laissé glisser à terre sa tapisserie et, distraite un moment de ses peines, écoutait cette mélodie si connue et qu'elle croyait cependant entendre pour la première fois. « Oh ! oui, c'est bien cela, se disait-elle tout agitée, comment ne l'avais-je pas deviné ! Sous l'humour enjouée de cette chansonnette se cache un drame intime et douloureux, qu'il chantait bien ! qu'il chantait vrai ! »

Elle s'avouait tout cela involontairement, puis, soudain, elle s'en voulut : Que lui importait M. Marbert ? il ne devait jamais être pour elle qu'un indifférent. Elle cherchait à détruire l'impression favorable qu'il venait de produire sur elle en taxant d'affectation ridicule cette idée de chanter autrement que tout le monde, de prêter à cette simple mélodie un sens auquel ni le poète, ni le compositeur n'avaient peut-être même songé ! Mais, en dépit de tous ses efforts, Hélène ne réussissait pas à s'étourdir par ces raisons qu'elle sentait mauvaises. Quand M. Marbert s'approcha d'elle, son agitation allait croissant et volontiers, elle, si timide, si indifférente, lui aurait jeté à la face qu'il était le plus odieux des hommes.

— Vous êtes-vous bien amusée, pendant mon absence, mademoiselle ? demanda-t-il.

Elle, dont la voix était toujours calme en lui parlant, répondit avec une dureté étrange :

— Je passais la moitié de la journée auprès de ma cousine qui est mourante, monsieur.

— Et j'ai chanté ! fit-il... ô j'ignorais... croyez-le bien... pardon.

Il balbutiait, tandis qu'une rougeur pénible montait jusqu'à son front. La grande glace en face lui renvoyait son image : ce nouveau prince de contes de fées qui devait réveiller l'âme endormie dans cette charmante statue comme la Belle-au-Bois-Dormant dans son château princier, il se vit l'air gauche, ridicule, la taille lourde, les yeux cernés par de longues veilles laborieuses, la barbe et les cheveux grisonnants, et il éprouva une souffrance de damné ; pendant plusieurs jours il fut en proie à un affreux désespoir.

III

Chez Hélène, il se passait un phénomène psychologique singulier. Jusqu'à l'événement de la chansonnette de *Pauvre Jacques*, elle n'avait jamais vu en M. Marbert que l'instrument aveugle de son malheur ; elle se prit dès lors à songer beaucoup à lui ; il est vrai que ce n'était que pour le railler intérieurement de la manière la plus impitoyable. Tantôt elle le tournait en ridicule parce qu'il chantait des mélodies sentimentales et était capable de rougir et de balbutier à l'occasion comme une pensionnaire, tantôt au contraire elle se riait de son extérieur grave, de son grand air de dignité ; tout, jusqu'à ce nom antique de Blaise, chargé de la poussière des siècles, lui fournissait matière à raillerie.

Quand M. Marbert venait rendre visite à la villa des Roses, Hélène se refusait parfois obstinément à le voir ; d'autres fois, au contraire, elle venait d'elle-même prendre sa place auprès de la fenêtre et ne perdait pas une seule de ses paroles pour s'en égarer ensuite dans la solitude. Un jour, il avait parlé en artiste et en poète de Venise, de ses gondoles mystérieuses glissant sur l'eau bleue des canaux, des sombres cachots des palais des doges ; Hélène, en apparence tout absorbée par sa tapisserie, l'écoutait en frissonnant délicieusement ; pendant plusieurs jours elle ne rêva que de Venise. — « Il fallait rendre cette justice à M. Marbert, se disait-elle, qu'il était né pour écrire des histoires de croquemitaines. » Ce fut du reste le dernier trait

satirique qu'elle lui décocha secrètement. Désormais, durant ces longs entretiens où il chargeait pour elle sa palette des couleurs les plus tendres ou les plus éclatantes, Hélène ne feignait plus de n'être point attentive et souvent son regard chargé de rêverie s'égarait jusqu'à lui. Elle ne pouvait plus désormais se dire qu'il lui était indifférent ; la chansonnette de *Pauvre Jacques* avait définitivement brisé le charme des plus longues heures de vide et d'ennui : sa pensée était sans cesse délicieusement occupée si ce n'est par M. Marbert lui-même, du moins par tout ce qu'elle avait appris de lui et qu'elle s'était peu à peu assimilé d'une manière inconsciente.

La crise que les médecins avaient tant redoutée pour Marguerite lui avait au contraire été salutaire. Sa santé se rétablissait de jour en jour, le bonheur transfigurait Julien, et Hélène, arrachée insensiblement à sa fatale apathie, se sentait plus heureuse de vivre ! Julien, délivré de ses soucis à l'égard de sa fiancée, passait avec M. Marbert la majeure partie du temps ; il nourrissait pour son futur beau-frère une amitié basée sur la plus profonde estime.

— Je compte épouser très prochainement Marguerite, puis nous partirons pour l'Afrique où le devoir me rappelle, dit un jour Julien. Il faudra donc bientôt te quitter, petite sœur, mais je ne crains rien pour toi, car tu as choisi pour compagnon de ta vie le plus noble cœur qui existe.

Hélène s'avouait tout bas que son frère n'avait pas tort, mais qu'il se trompait en croyant qu'elle l'avait librement choisi !

Pendant ce temps, où se trouvait M. Raoul ? Il s'était dit que sa position devenait critique, que les choses n'en pouvaient rester là, qu'il fallait à tout prix pousser sa cousine à l'action. Dans ce but, il entreprit un long voyage, espérant que durant l'absence le cœur d'Hélène languirait, qu'elle sentirait qu'elle ne pouvait vivre sans lui et qu'enfin le désespoir lui donnerait le courage de braver la volonté de sa mère. Après avoir couru le monde pendant deux mois, les vacances de M. Raoul touchant à leur fin, il fallut qu'il se décidât à retourner sur les rives du Léman.

A peine arrivé à la villa des Lys, prit-il le temps de saluer sa mère et sa sœur et il se rendit aussitôt chez Mme Reval, monté sur un fringant coursier pour mettre complètement sa cousine sous le charme de sa grâce chevaleresque.

(A suivre).

Ressouvenirs. — Un jeune avocat sans causes avait été jadis épris d'une coquette jeune fille et, pauvre ver amoureux d'une étoile, avait eu la douleur de se voir éconduit.

Quinze ans après, le hasard mit notre juriste en présence d'une dame mûre et fardée : son caprice d'antan.

— Je fus jadis votre soupirant, madame.

— Vous croyez, répondit la dame mûre, toujours dédaigneuse. N'était-ce pas un de vos frères ?

Vexé et fâché, l'avocat répliqua :

— Non, c'était plutôt mon grand-père !

C'est pour rien. — Le médecin : — Votre nez est perdu, il faut l'amputer.

Le patient : — Diable ! c'est qu'il m'en coûte beaucoup de m'en séparer.

Le médecin : — Oh ! pas autant que vous le croyez, je vous ferai cette opération pour deux cents francs.

Tu frouilles. — Pour éprouver la générosité de Marius, son papa lui donne un gâteau, puis lui en demande la moitié.

Marius consent au partage et assiste avec stupeur à la disparition du morceau dans la bouche du papa. Il pleure.

— Tu pleures... Alors pourquoi me l'as-tu donné ? interroge le papa.

— Je croyais, riposte Marius sanglotant... je croyais que c'était pour voir si j'avais bon cœur...

QUESTION IMPORTUNE

UN journal espagnol a posé dernièrement cette question :

« Jusqu'à quel âge les hommes peuvent-ils se dire jeunes ? »

Il a reçu plusieurs réponses, qui, presque toutes, se basent sur la seule appréciation de la femme. C'est l'effet que nous produisons sur le sexe aimable qui est le baromètre de notre âge.

Le journal a donné la prime à la réponse que voici : « L'homme est jeune tant qu'il inspire à la femme des sentiments de jalousie ».

Au nombre des autres réponses données, on peut signaler les suivantes :

« J'ai reconnu que j'étais devenu vieux quand les femmes accueillaient mes déclarations d'amour comme des compliments ; auparavant elles prenaient mes compliments pour des déclarations d'amour ».

« Les hommes sont jeunes tant qu'ils peuvent faire les amoureux sans être ridicules ».

« L'homme commence à vieillir huit jours après son mariage ».

« Les hommes sont comme les habits : leur durée dépend de la manière dont on les maintient ».

« Si la fille vous sourit et que la mère fronce les sourcils, vous êtes jeune : Si c'est le contraire, vous êtes vieux ».

Il se faut bien garder, certes, de contester la valeur, en pareil domaine, des appréciations féminines. Personne, mieux que la femme, ne peut bien juger du degré de la jeunesse masculine ou de la disparition de celle-ci.

Il semble, cependant, qu'il est un autre témoignage qui mérite aussi quelque crédit. Ce témoignage, l'homme le trouve en lui-même.

L'homme est jeune, vraiment jeune, tant qu'il ne se préoccupe pas de son âge. Du jour où, ne fût-ce même qu'en son for intérieur, il se demande s'il est ou non encore jeune, il confine à l'âge où l'on commence à ne l'être plus.

La jeunesse, en somme, ne réside-t-elle pas dans l'insouciance de l'homme quant à la fuite des années ?

Gambetta disait, parlant de la question d'Alsace-Lorraine : « Il y faut penser toujours et n'en parler jamais ! » Touchant la question d'âge, il ne faut y penser, ni en parler jamais !

Qu'en dites-vous, Mesdames ?

Enfantines. — Grand'mère prépare du gâteau aux groseilles. Pierrot la regarde faire en se passant la langue sur les lèvres.

— Dis, grand'maman, moi veux aussi du gâteau aux oreilles.

Riri, qui aime beaucoup les militaires ; est allé à Morges avec son père un jour de mobilisation. A mesure qu'il les voit passer, il désigne tous les soldats, suivant l'arme à laquelle ils appartiennent : « Ça, c'est un artilleur ; ça, c'est un dragon ; ça, c'est un tringlot ; ça, c'est un infirmier, etc. »

Passe un fantassin :

— Ça, c'est un fusicien ! dit Riri, tout fier de son savoir.

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.